

Maurice Cauchie



LA DOULOUREUSE DU TUEUR

Maurice Cauchie

La Douloureuse du tueur

Les Enquêtes du commissaire Nils - Tome 2

© Maurice Cauchie, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-6421-7

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À Cédric, qui m'a soutenu au quotidien cette année.
À Francis Grange, qui m'a rapporté l'anecdote historique de la douloureuse.
À Chrystel, que j'ai retrouvée.*

CHAPITRE I

La sorcière de Blancafort

Château de la verrerie – Octobre 1514

Pierre et Martin, du lieu-dit les Monteaux, attendaient patiemment dans le vestibule attenant à la salle de réception du château. Ils avaient parcouru environ cinq lieues à cheval depuis Clémont et répondre à l'invitation du seigneur des lieux.

Depuis septembre 1513, Robert STUART avait pris ses quartiers au château de la Verrerie près des Naudins, en bordure de la forêt d'Ivoy. De retour de la quatrième guerre d'Italie et depuis le traité de Dijon, il souhaitait s'occuper de sa seigneurie et faire le point avec ses conseillers depuis le terrible incendie du 11 juillet 1512 qui avait ravagé en son absence sa ville d' Aubigny-sur-Nère, la cité de sa famille.

Il envisage de se faire construire un château au centre de la ville en pleine reconstruction depuis deux ans, chef-lieu de son territoire, afin de mieux administrer ses sujets.

Le chambellan de Robert ouvrit la porte et les invita à entrer dans la grande salle où se trouvaient, debout, Robert et ses conseillers ainsi que Dame Jacqueline, son épouse, assise dans un recoin du salon.

— Mes amis ! Bienvenue à vous en notre demeure, entrez.

Pierre et Martin, intimidés, entrèrent à pas feutrés, saluèrent Dame Jacqueline de la tête puis s'approchèrent avec respect et s'agenouillèrent avec déférence.

Robert, de sa voix brusque, habituée à mener des hommes au combat, leur intima d'entrer dans le vif du sujet.

— Allez, debout, Messieurs. Venez me rendre compte des évènements.

Pierre, le moins intimidé et le plus habitué à parler aux gens, s'approcha du seigneur :

— Sire, je suis le curé de Clémont, Pierre de Monteaux. Le jour de l'incendie, J'étais parti à Aubigny avec mon frère, ici présent, afin de participer à un séminaire dans la maison des Foulons. Nous étions partis à l'aube et à notre arrivée, le village s'éveillait, les différents métiers s'activaient. J'ai appris qu'un paysan s'était présenté au four banal, non loin de la porte d'Argent, et avait commencé ses préparatifs afin de cuire son pain...

Pierre reprit son souffle.

— ... Le malheureux s'y est tellement mal pris qu'il a par un geste maladroit permis au feu de s'enfuir, de gagner les bas-côtés puis les premières maisons...

Robert, à ses premiers mots, rugit :

— Qu'on pendre cet abruti sur le champ !

Pierre reprit :

— Sire, il est mort dans l'incendie.

— Poursuis.

— Sire, nous avons été les premiers témoins et avons donné l'alerte immédiatement. Le tocsin a sonné... Hélas, malgré notre célérité et l'ardeur de tous, nous n'avons pu que nous résoudre à observer l'œuvre du diable... Toutes les maisons ont été consumées. Il ne resta que les murs en pierre de la Maison des Dames et la maison du pont des Foulons... La rue de la Halle ne fut qu'un amas de poutres brûlées...

Pierre se tut, à ce souvenir douloureux.

— « Nutrisco et extinguo »¹, dit Robert en reprenant la devise du futur roi.

— La foi ne peut être détruite sire, osa Pierre.

— N'oublions pas, nous allons faire vivre cette ville à nouveau et en souvenir des malheureux qui ont péri, cette rue s'appellera désormais la rue du Charbon.

— Bien, sire.

— Continue ton récit.

— Nous nous sommes réunis en Chapitre. L'ensemble des représentants des

corporations ainsi que la collégiale de Tours ont décidé de vous faire un appel au secours et ont envoyé un message d'aide à votre seigneurie.

— Ce que je vous ai accordé en vous servant gratuitement du bois de mes forêts. Vous pouvez en disposer et faire votre choix pour les meilleurs colombages dans les forêts du Vièvre, de Cléfy, de l'Aumône, de Tempête et de Breregnault . C'est acté. À vous de voir... D'ailleurs, j'ai observé que vous avez commencé dans celle de Vièvre...

— Nous vous en serons éternellement reconnaissants, sire.

— C'est ici que tu intervies soldat, dit-il en s'adressant à Martin.

— Oui, sire.

— J'observe que tu as bien travaillé avec tes équipes. Tu es un vrai Maître charpentier en qui j'ai confiance. C'est heureux, la cité renaît petit à petit de ses cendres. Telle le Phénix, marmonna-t-il en regardant son épouse.

— Merci sire.

— Bien, reprit Robert. Mes informateurs m'ont relaté le rôle que vous avez tenu, tous deux. Toi Pierre lors de l'organisation des secours, ce qui a permis de limiter nos pertes humaines, ainsi que l'ardeur que tu as en tant qu'homme d'église de maintenir notre ordre social... Toi, Martin dans l'organisation de la reconstruction des infrastructures puis des habitations...

Robert se retourna vers ses proches, son épouse lui confirma son accord du regard.

— Après en avoir discuté avec mes fidèles conseillers et reçu l'avis de ma chère épouse, j'ai décidé de vous octroyer à chacun une charge royale qui se transmettra de génération en génération, que nul pouvoir ne pourra vous contester... Une charge vous liant aux STUARTS dans le cadre de l'alliance franco-écossaise. Approchez.

Pierre et Martin se dirigèrent vers l'estrade où se tenait debout Robert, une épée flamboyante à la main.

— Agenouillez-vous.

Ils obtempèrent.

— Au nom et sous les auspices du Roi de France, Louis XII, de l'Auld Alliance et des STUART, moi Robert vous confère, constitue et nomme, ce faisant en plaçant son épée successivement sur la tête, l'épaule gauche puis l'épaule droite :

Toi, Pierre Monteaux, Chevalier de l'Esprit, en charge des âmes de notre comté.

Robert Stuart recommença le rituel avec son frère.

Toi, Martin Monteaux, Chevalier des constructeurs du Temple, en charge du maintien de l'ordre de la Cité, responsable des prévôts.

— Vous êtes mes sujets et proches collaborateurs. Chaque fois que nécessaire, vous me rendrez compte. Vous disposerez pour cela d'une bourse et vous traiterez avec mon principal conseiller, Grégoire... Allez et bon vent.

Pierre et Martin saluèrent l'assemblée et se retirèrent.

Chemin de la Sauldre novembre 1514

Pierre Monteaux, fort de son nouveau pouvoir croissant, se plaisait à parcourir les routes du comté. Depuis l'été 1512, il avait déjà assis sa présence morale sur les habitants des principaux villages, de Clément à Blancafort en passant par Argent.

Depuis, il se prévalait du récent adoubement de Robert Stuart pour mieux connaître les gens des campagnes qu'il rencontrait et ainsi tester leur foi, leur engagement envers Dieu.

Il se plaisait de façon orgueilleuse à jouer son rôle de serviteur en ce bas monde et de pérenniser l'ordre social naturel tel que Sire Robert lui avait demandé.

Depuis tôt le matin, en ce jour du 5 novembre, il parcourait seul le chemin qui longeait la Sauldre en direction du village de Concessault.

Au croisement d'un sentier issu de la forêt adjacente de la Tempête, au lieu-dit les Péans, il aperçut une belle femme, brune, élancée, avec une jeune enfant. Ses

yeux se rivèrent sur cette splendeur à laquelle il adressa un regard à la fois méfiant et inamical qui n'inaugurerait rien de bon. Pierre se méfiait de ces créatures dont le Diable prenait l'apparence.

— Qui es-tu donc, demanda Alice, blême d'indignation d'être ainsi traitée sur ses terres ?

— Pierre Monteaux. Je suis le curé de Clémont, je suis le Chevalier de l'Esprit, en charge des âmes de notre Comté. Telle est ma charge confiée par le seigneur d'Aubigny, rétorqua-t-il d'une voix grinçante. Je constate qu'il est grand temps qu'un prêtre digne de ce nom se présente ici.

— Et ta charge te donne le droit de traiter une femme et une enfant avec un air hautain, bougre ensoutané, s'écria Alice ?

— Tu es une coquine de pécheresse, tonna Pierre en pointant son index sur Alice ! Quel est ton nom, femme, avec un mépris encore plus palpable ?

— Alice Morgane de la vallée de la Sauldre.

— Rien que cela et de quelle autorité t'imagines-tu être en droit de me parler sur ce ton, Alice Morgane ?

— De celle qui aide la majeure partie des habitants de Blancafort et de la vallée, de celle qui soigne ces gens quand ils sont malades et qui protège le village contre les mauvais sorts et les démons. Même ceux qui portent soutane.

Les joues de Pierre se gonflèrent d'indignation. Les deux adversaires se toisèrent quelques secondes sans que ni l'un ni l'autre baissent les yeux.

— Tu as langue bien pendue, vieille sorcière, persifla Pierre. Cela pourrait te perdre. Notre sainte mère l'Église ne tolère plus les ensorceleuses de ton espèce.

— Viens maman, dit l'enfant à sa mère, retournons dans les bois, retournons à la maison, parmi les nôtres.

Il fallut un moment avant qu'Alice ne consente à arracher son regard de celui, arrogant, du prêtre, non sans qu'elle le maudisse intérieurement. Alice et la petite Roselyne s'en allèrent mais, elles eurent l'intime conviction que cette première escarmouche ne pouvait devenir qu'une guerre ouverte.

Pierre ricana derrière elles et se promit de s'occuper un jour de cette famille,

les Morgane.

*

Quelques années passèrent. Pierre avait écumé toute la région et avait la mainmise morale sur le peuple de campagne. Dorénavant, lorsqu'il se promenait et visitait chaque village, chaque ferme, on le recevait avec déférence. On le craignait tout autant.

De temps à autre, surtout au printemps de chaque année, Pierre s'enhardissait même et poussait son cheval jusqu'aux Péans afin de montrer à cette gueuse d'Alice qu'il comptait bien la ramener sur le chemin de Dieu. À chaque fois, il se faisait rabrouer et il se l'avouait, cela lui travaillait l'esprit.

Pierre frappa trois coups secs contre l'épaisse porte de la demeure.

— Qu'attends-tu, dit Alice à sa fille Roselyne ?

Celle-ci se rendit à la porte et saisit la poignée, éprouvant un sentiment bizarre, une mauvaise onde.

— Tiens, notre bon curé, grommela-t-elle sans enthousiasme, les lèvres à peine remontées, prêtes à mordre. Je te laisserais bien entrer mais, il ne faut jamais inviter un mauvais esprit chez soi de peur d'être hanté par ton dieu.

Raide, l'air maussade, une grimace agressive s'étirait du visage, comme si quelque chose allait advenir et sortir de cette grande pièce. Il dévisageait Roselyne, cette enfant, devenue jeune fille à faire tomber amoureux n'importe quel homme avec son air de fausse innocence.

Il la dévisageait ainsi avec dédain, d'autant que cela sentait fort dans la maison, un mélange d'herbes et d'onguents. Il ne cherchait pas à cacher sa désapprobation et ses yeux méfiants, noirs, scrutèrent la pièce lentement de long en large avant de se braquer sur Roselyne.

— Je n'y tiens pas, rétorqua-t-il sèchement en levant les deux mains comme si les deux femmes étaient habitées par le diable, avant de se raccrocher à son crucifix pour se rassurer instinctivement. Je suis venu rappeler à ta mère qu'elle doit régulièrement venir confesser ses pêchés.